

Martial Maury, Périgourdin de naissance et de cœur et Blayais d'adoption, est un père au foyer et un écrivain heureux. Profitant des siestes de Victor, son troisième enfant, et du congé parental pris pour s'occuper de lui, il a écrit *Le Secret des Restiac*, publié en 2006 aux éditions Cheminements et en poche chez De Borée en 2008.

Mais il n'a pas pu oublier la famille Restiac et ses secrets. La suite lui est venue naturellement. Ses écrits sont nourris de ses souvenirs d'enfance et des anecdotes racontées par ses parents paysans. Il travaille actuellement sur son prochain roman.

Retrouvez-le sur son site : www.martial-maury.com

L'HÉRITAGE DES RESTIAC

Du même auteur

Le Secret des Restiac, Cheminements 2006 et Terre de poche,
De Borée, 2008.

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français
d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© L'Écir, 2009
Côte Saint-Vincent, route d'Argnat, 63530 Sayat

Imprimé en France en février 2009
Dépôt légal : mars 2009
ISBN : 978-2-915521-87-0

MARTIAL MAURY

L'HÉRITAGE DES RESTIAC



À tous ceux qui ont aimé Le Secret des Restiac

Prologue

L'enterrement de Raoul Perrot était triste. Un enterrement est rarement joyeux me direz-vous, c'est vrai. Mais celui-ci était encore plus désespérant. Pour celui d'Émilie Restiac, on sentait une communion entre les participants, une émotion commune qui m'a quand même réchauffé le cœur. Pour Raoul, point de cela. Personne pour recueillir les condoléances après la mise en terre. On était tous là, ne sachant que faire, en rang d'oignons devant le trou quand, tout à coup, bousculade.

Suzanne Descoin, l'ancienne femme de ménage et de beaucoup de choses de la famille Perrot, se dévoua pour s'installer à côté de la fosse pour recevoir les traditionnelles marques de sympathie. Elle les avait eues pour l'enterrement de Robert, et comme *a priori* elle accordait également ses faveurs au cadet, elle devait se sentir investie de cette responsabilité. Son mari, Léon, se mit à ses côtés. Partager la même femme pendant tant d'années avec les défunts, cela crée forcément des liens.

Quand soudain, Xavier Frachon, un jeune ambitieux du village la poussa sans ménagement, manquant la faire choir sur le cercueil pour prendre la place réservée à la famille ou aux proches (à la très proche dans le cas de Suzanne).

Stupeur !

Nous nous regardions tous, interloqués.

« Qu'est-ce que tu fais Xavier, un peu de dignité quand même ! »

Georges Moulis, en tant que maire de Dorliac, s'éleva contre ce scandale.

En pure perte.

Xavier Frachon, le visage ferme et résolu lui répondit :

« Je prends ma place.

– Voyons Xavier, ta place, c'est dans l'assemblée, tu ne fais pas partie de la famille. »

Georges s'efforça de le raisonner en lui parlant sur le ton dont on use pour s'adresser à un petit enfant qui fait des caprices avant de se fâcher.

« Si. »

Finalement, j'avais bien fait de venir. Cela devenait intéressant. Il faut toujours écouter son rédacteur en chef.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Georges semblait à la fois à l'affût et inquiet par ce qui allait suivre.

« Je suis du sang des Perrot. Tout le monde le sait ici. »

Émilie m'avait parlé de leurs coucheries, c'était donc vrai !

Xavier, ravi d'avoir un auditoire aussi attentif, continua ses révélations.

« Casimir Perrot était l'amant de ma grand-mère Ernestine. Il était le père de Robert et Raoul et de mon père Lucien. »

Tous les regards convergèrent vers celui-ci. Il est employé municipal à la mairie de Dorliac, spécialiste attitré du balayage des trottoirs du bourg. Un homme plutôt bougon que je n'ai pas entendu prononcer plus de deux phrases à la suite. Devant tous ses regards qui le scrutaient, dans l'attente d'une approbation, d'une dénégation, enfin de quelque chose, il nous grommela un son indistinct.

« Ah, vous voyez, mon père approuve ce que je dis. »

On ne voyait pas grand-chose, mais Xavier est sûrement plus à même que nous pour interpréter les borborygmes paternels.

Prologue

« Donc, il est normal que je me trouve là et que j'hérite des Deux chênes.

– Ah, nous y voilà, Georges triomphait, tout ça, c'est encore une histoire de sous. Tu guignes l'héritage, hein ? »

Xavier paraissait un peu décontenancé, mais se reprit rapidement :

« Je ne réclame que ce qui appartient à notre famille.

– Ta mère, elle a couché avec tous ceux du canton qui avaient une queue qui les démangeait, et il y en avait, le Casimir comme plein d'autres. »

Sous l'insulte faite à la vertu « grand-maternelle », Xavier rougit et se retourna pour identifier l'auteur de l'agression.

Suzanne le regarda droit dans les yeux.

« Mais pauvre, tu ne le savais pas que c'était une traînée ? »

Suzanne sourit méchamment et reprit sa diatribe.

« Et puis regarde-toi, regarde ton père. Tu trouves que vous ressemblez aux Perrot ? Tu trouves que tu as la carrure de Robert ? Non, c'était un bel homme lui ! »

Xavier commença par blêmir, puis rougir. Il s'avança vers Suzanne, prêt à lui sauter à la figure, à l'étrangler.

« Mes enfants, un tel scandale est indigne du lieu de paix où nous nous trouvons et de l'instant de recueillement que devrait être ce moment. »

Le curé qui avait paru déconcerté par l'esclandre, se ressaisit.

Xavier se raidit tandis que Suzanne le défia du regard.

« Les Deux chênes sont pour moi, Robert me les a promis pour tout ce que l'on a vécu ensemble.

– Tu ne me voleras pas, l'héritage est pour moi et je l'aurai, par tous les moyens. »

Sans jeter un regard au cercueil, Xavier fendit notre assemblée et sortit du cimetière.

Je compris que nous allions assister au choc de deux cupidités, deux haines pour un seul héritage.

I

Parfum de femme

BUFFET DE LA GARE de Bergerac, 1962
L'homme regardait Marie qui écrivait sur son petit cahier d'écolière. Il se sentait ému par cette vision. Marie était belle. Penchée sur les pages qu'elle noircissait d'une écriture qu'il devinait appliquée, elle ressemblait à une figurine peinte sur de la porcelaine.

Il la fixait, il le savait, exagérément. Il ne pouvait détacher ses yeux d'elle. Elle ressemblait tellement à son amour déçu, à cette femme qui avait refusé de l'accompagner, de le suivre dans sa nouvelle vie et qui l'avait laissé partir, préférant croupir dans sa médiocrité que de tenter de s'élever dans la vie avec lui.

Il avait encore du ressentiment à son égard, elle lui avait brisé le cœur. Ce n'était pourtant qu'une paysanne. Désormais, avec sa position, il pouvait trouver bien mieux, mais il n'arrivait pas à la chasser de son esprit.

Il voulait, dans des bouffées de colère qui lui gonflaient le cœur et l'empêchaient de dormir certaines nuits, se venger d'elle, la faire souffrir. Puis, à d'autres moments, l'oublier dans les bras d'une autre femme qui le comprendrait et le soutiendrait.

Mais cette autre qui le guérirait, il ne l'avait toujours pas rencontrée. Il avait bien essayé. Il se savait plutôt bel homme, mais toutes ses tentatives pour séduire une femme intéressante

s'étaient soldées par des échecs. À croire qu'elles se donnaient le mot, qu'elles ne voulaient pas passer après une rurale.

S'il n'était pas profondément rationaliste, il aurait juré que sa paysanne l'avait envoûté !

Grâce à Dieu, il ne croyait pas en Lui ni dans toutes ces superstitions.

De par sa fonction – il était professeur –, il évitait de fréquenter les femmes de mauvaise vie pour se soulager, au moins à Strasbourg, la ville où il exerçait ce qu'il considérait comme son apostolat.

Alors, il profitait de ses vacances, des changements de train à Paris durant ses quelques retours au pays en Dordogne pour aller à Pigalle. À chaque fois, ces rapports sexuels tarifés le laissaient peut-être physiquement soulagé, mais toujours honteux de lui-même, vaguement nauséeux et réveillaient le ressentiment qu'il avait contre la paysanne.

Le reste du temps, la majeure partie de l'année, il se résignait.

Il avait fini par penser que sa vie resterait vide de présence féminine. Il s'en faisait une raison. Il resterait donc un pur esprit. Il en prenait acte. Cette destinée, s'il était honnête, le satisfaisait même. Il aurait une vie à nul autre pareil. Il serait un élu, l'Elu de sa discipline scientifique. Il sublimerait toutes ces pulsions animales, il se servirait d'elles pour bâtir son œuvre intellectuelle. Il ferait un travail de recherche historique unique, qui le placerait parmi les sommités de la discipline.

Tout cela, il l'avait décidé avant de rencontrer Marie dans le buffet de la gare de Bergerac.

Et cette vision avait fait voler en éclats toutes ses résolutions.

Il la trouvait belle et en avait honte. Il se sentait beaucoup plus vieux, il devait avoir au moins quinze ou vingt ans de plus qu'elle.

Comment imaginer qu'une rencontre, une histoire amoureuse, soit possible entre eux ?

Parfum de femme

Il était professeur et elle, mystère ? Sûrement une ouvrière ou bien une domestique.

Pourtant en lui montait une excitation, une émotion qui l'oppressait et lui montrait que ses intentions n'étaient pas aussi pures qu'il l'aurait souhaité.

Sa gorge était obstruée par une boule. Son cœur battait plus vite maintenant qu'il l'avait vue.

Son corps le trahissait. Sa part d'animalité, qu'il avait cru dominée, domptée, ressurgissait plus forte encore. Elle se manifestait de manière vigoureuse, impérieuse. Il ne sacrifierait pas avec elle à ces « tourments de la chair » comme il l'avait lu dans ce roman à bon marché acheté subrepticement, et qu'il cachait enveloppé dans du papier, dans le tiroir de sa table de nuit.

Il regarda de nouveau Marie qui haussait spasmodiquement les épaules, réfrénant sans doute, une envie de pleurer. Son galant devait l'avoir abandonnée, un rustre sûrement. La jeune fille était triste. Elle avait un regard éperdu, implorant, elle avait besoin d'aide.

Elle semblait si vulnérable. Il se sentait si fort. Il préférait quand elles étaient comme cela.

À Pigalle, il choisissait toujours la plus chétive, la plus jeune, celle qu'il pouvait le plus aisément dominer. Et quand il la pénétrait, il aimait qu'elle geigne un peu. De douleur. La chair ne peut être plaisir. Mais là, il sentait que c'était différent.

Il aima Marie.

Elle était un hymne à la sensualité, à la beauté féminine. Pourtant, il n'en n'userait pas comme d'une vulgaire prostituée, il avait un autre dessein, plus grand, plus beau. Il ne voulait pas la prendre, la posséder, la faire sienne pour toujours.

Il ne devait pas, il ne fallait pas la souiller.

Il avait un but tout autre, bien supérieur, il la sauverait.

Il devrait tout lui apprendre.

Faire son éducation, réussir enfin avec elle ce que l'autre lui avait refusé.

Mais, il en était certain, il parviendrait à l'extraire de sa misérable condition pour l'amener vers les cieux éthérés de la vie intellectuelle professorale. Enfin, il faudrait qu'il soit raisonnable. Elle pourrait tutoyer ces cieux, pas les atteindre. Ce n'était qu'une femme de basse extraction et, qui plus est, sans formation.

En la regardant, il s'imaginait être son mentor, son pygmalion. Il allait pouvoir concilier deux choses. Élaborer sa grande œuvre historique pour la science et la postérité et faire une bonne action. Il montrerait ainsi son intérêt pour la question sociale actuelle, en élevant cette fille.

Car il n'était pas qu'un pur esprit, il se devait aussi à la Cité en se penchant sur les humbles pour leur tendre la main et les tirer de leur médiocrité.

Sa vie n'en prendrait que plus de sens.

Son train entra en gare pour quelques minutes d'arrêt.

Il prit sa valise, observant avec une certaine anxiété ce qu'elle allait faire.

Elle se leva, le regarda. Il lui sourit.

Elle avait les yeux tristes, mais qu'elle était belle ! Elle lui rendit machinalement son sourire. Elle prenait le même train que lui.

Son destin, leurs destins, étaient scellés.

Il l'aborda.

« Permettez mademoiselle que je vous aide et porte votre valise, je me présente... »

Bergerac aujourd'hui.

Les locaux de l'*Hebdo du Périgord Pourpre*, le journal dans lequel je sévis comme correspondant local pour le secteur de Dorliac, sont peu animés.

À l'accueil, Paméla, notre accorte stagiaire me jette un regard que je qualifierais de gourmand en me saluant.

Parfum de femme

Mais je ne suis pas venu pour lui conter fleurette.

Je lui fais la bise habituelle accompagnée d'un compliment sur sa tenue qui met bien en valeur ses indéniables avantages et pars en direction des services administratifs.

Nous sommes lundi. Tous les correspondants peaufinent leurs articles sur les activités du week-end. Pour l'un, un compte rendu de conseil municipal, pour l'autre une inauguration quelconque. C'est une activité agréable correspondant local, mais on est rarement libre le samedi et le dimanche. Aussi, le lundi est-il pour beaucoup d'entre nous jour de relâche, de repos. Alain Sauvagnon, le rédacteur en chef de l'*Hebdo* n'est pas là, couvrant peut-être une assemblée importante, dont nous, pauvres et incultes sous-fifres, serions bien incapables de rendre compte. Ou bien, est-il parti à une réunion avec l'éditeur, enfin bref, il n'est pas là et c'est tant mieux, parce que ce n'est pas pour lui que je suis ici, mais pour Patricia.

Ma désormais ex !

Je sais, je peux très bien me passer d'elle.

Les candidates vont se bousculer quand elles sauront qu'un beau mec comme moi, hétéro et macho juste ce qu'il faut, baroudeur, intello sans être prise de tête est de nouveau sur le marché des transferts.

Mais, bon, j'avoue, j'ai des regrets. Cela partait quand même bien tous les deux et ce serait trop bête pour elle que notre histoire s'arrête sur une... broutille, j'ai couché pas beaucoup de fois avec Sophie Zeller, une amie d'enfance qui en avait vraiment envie.

C'est tout.

Patricia s'est vexée uniquement pour ça !

Vous me direz bien que, franchement, elle exagère.

Ça ne comptait pas, je ne mettais même pas de sentiments...

Avec Patricia, c'est différent, il y avait une autre dimension, l'amour peut-être, va savoir, il paraît que cela y fait...

Mais bon, elle m'a largué, cela me fait mal... Surtout que maintenant, elle a renoué avec son ex.

Alexandre.

Un con.

D'ailleurs il est dentiste. Et il a un gros 4X4 allemand.

C'est un con prétentieux et pollueur ! Qu'est-ce qu'elle peut bien lui trouver ?

Bon, il est plutôt un peu grand et blondinet, le genre surfeur quelconque. Je ne comprends pas, en plus, il plaît à sa mère ! C'est quand même un signe que cette relation n'est pas normale et que Patricia la poursuit uniquement pour m'embêter.

Je l'avoue, je suis un peu inquiet.

Non que je doute qu'elle souhaite me revoir. Je suis quasiment sûr qu'elle en a déjà assez de son inculte de dentiste. C'est vrai, ce mec, je l'ai rencontré une fois : à part discuter ratiches, il ne sait rien dire d'autres. De toute façon, il s'écoute parler. Il fait à la fois les questions et les réponses, déformation professionnelle certainement. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais les dentistes vous posent toujours des questions quand vous avez la bouche ouverte, trois de leurs doigts dedans et la roulette qui vous vrille le nerf. Qu'est-ce que vous voulez répondre ? Un gargouillis et encore. Du coup, j'en suis sûr, ces pauvres gens s'habituent à parler tout seul sans avoir besoin de réparties. Et si on leur répond autre chose que garglagla, ils perdent tous leurs repères, ne doivent plus comprendre...

Ma pauvre Patricia... avec moi, on discutait de tout. Je savais me mettre à sa portée, à ses goûts. Je ne les partageais pas tous, mais je faisais comme si.

Je m'adaptais.

Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour, comme a dit machin, alors là, des preuves j'en ai à foison.

Tenez, parfois, je lui achetais « Art et décorations » pour lire (enfin si l'on peut dire qu'on lit un magazine de décorations)

Parfum de femme

au petit déjeuner, même le numéro spécial salle de bains, ou bien, le dimanche soir, je lui permettais de regarder « Urgences », alors qu'il y a du foot sur d'autres chaînes, si ce ne sont pas des preuves d'amour ça ?

Je suis maintenant devant son bureau, je l'entends. Elle téléphone.

C'est un bourreau de travail cette fille. Et consciencieuse en plus : quand elle épluche les notes de frais, elle ne laisse rien passer..., je dois vraiment être de nouveau dans ses petits papiers...

Je vérifie ma mise, ébouriffe mes cheveux pour me donner cet air rebelle qui la fait fondre et me prépare à lui sortir mon sourire envoûtant avec le regard coordonné, et frappe.

« Oui, entrez. »

Bon, j'entre.

Son sourire se fige.

« Oui, monsieur Berson ? »

Aïe.

Si elle m'appelle monsieur Berson, ce n'est pas franchement gagné d'avance, va falloir assurer, sortir le grand jeu. Antonin, mon fils (je m'appelle comme cela quand les circonstances l'exigent) sois beau, sois grand, sois fort, iou canne dou ite ! Comme on dit maintenant en Périgord !

« Bonjour Patricia, ça va ? »

Elle est un peu pincée.

« Oui, si tu viens uniquement pour prendre de mes nouvelles ? Je vais bien, et maintenant j'aimerais continuer à travailler, j'ai les notes de frais à vérifier et je dois bien les contrôler, et à payer.

– C'est une noble tâche, je ne voudrais pas te gêner », dis-je en m'asseyant sur le coin de son bureau.

Elle toussote, arrange machinalement son chemisier.

Tiens, elle a un nouveau collier. Il est moche, cela doit être un cadeau de l'autre.

« Oui, bon, que veux-tu ?

– Te voir, d'abord te voir et te remercier. »

Patricia marque un temps d'arrêt. Elle ne s'attendait pas à cela.

« Pourquoi ? »

Effectivement, elle peut se montrer étonnée que je veuille la remercier, après tout ce qu'elle m'a fait...

« Je voulais te remercier d'être venue à l'enterrement d'Émilie. Elle comptait beaucoup pour moi et ta présence m'a fait plaisir et du bien, et, à elle aussi j'en suis sûr. »

Patricia remue sur son siège, signe d'une gêne intense. Elle toussote et tripote son collier, il n'a vraiment pas de goût ce mec, c'est n'importe quoi ce truc.

« C'est tout naturel, c'était une dame que j'avais beaucoup appréciée.

– Oui, elle était adorable et t'aimait énormément, je l'ai bien vu. »

Je me rapproche insensiblement d'elle.

« Merci, elle croyait que nous ferions un beau couple...

Elle avait raison. »

Je me penche et cueille ses lèvres.

« Je t'aime Patricia. »

Elle se laisse faire avant de se reculer.

« Non Antonin, arrête, pas après ce que tu as fait, et puis... »

Je la coupe avant qu'elle ne prononce des paroles irrémédiables.

« Patricia, tu me le fais payer au centuple et j'ai besoin de toi.

– Moi aussi, lâche-t-elle précipitamment, mais se reprenant, je ne peux pas.

– Patricia, on peut ce que l'on veut, et puis tu dois m'aider à disculper Émilie, nous lui devons cela.

– La disculper ?

Parfum de femme

– Oui, elle est innocente, j’en suis sûr. Je veux savoir qui a fait cela, qui elle a protégé et pourquoi. »

Ma voix, je m’en rends compte, s’étrangle, je crois que je vais pleurer.

« Je ne peux pas vivre ainsi, sans savoir pourquoi elle a agi de la sorte, elle comptait trop pour moi. »

L’émotion me submerge et je me réfugie dans les bras de Patricia qui me serre fort.

Un moment, qui me paraît trop court, s’écoule avant que son téléphone ne sonne.

Elle se redresse, me lance un regard où se mêle la fureur de s’être laissée attendrir, le ressentiment qu’elle continue d’avoir à mon égard et une réelle émotion.

Est-ce dû à mes larmes, à ma déclaration d’amour, à ma volonté d’innocenter Émilie et de connaître la vérité, à un peu de tout cela ? Je ne sais pas, mais son trouble est réel.

Téléphone.

« Oui, Alex ? »

Merde, c’est l’autre... Comme je suis un parfait gentleman, je lui propose du regard de sortir pour la laisser seule. Si elle refuse, cela veut dire que c’est gagné pour moi.

Alors, alors ? Je la sens qui hésite et,..., elle me fait signe que oui, elle veut que je la laisse avec machin.

Vaincu, mais stoïque, je me prépare à sortir.

Je saurais faire face à l’adversité avec la dignité qui sied à mon désespoir et m’accompagne en toutes choses. Bon, j’ai perdu, je sais le reconnaître, soyons sport, une de partie et dix qui ne m’ont toujours pas trouvé.

Mais je lui souhaite d’être heureuse, d’avoir beaucoup d’enfants dans le 4X4, des week-ends à la neige et une maison au Ferret ou au Pyla pour faire du jet-ski.

Bref, le kit complet du dentiste heureux en famille et surtout, en affaires.

Nos relations dorénavant se limiteront au strict domaine professionnel. Bonjour, bonsoir, ça va ? Bien merci et toi ? Aussi merci.

Éventuellement une bise pour la nouvelle année. Peut-être même, accepterai-je d'aller au vin d'honneur de son mariage avec les autres collègues du journal. Je donnerais royalement 10€ pour le cadeau. De toute façon, elle s'arrêtera pour élever ses enfants qui iront à l'école dans le privé à Bergerac, voire plus certainement à Bordeaux.

Elle n'aura plus le temps ou le loisir de travailler. Parce que, ses quatre gamins habillés chez Cyrillus, il faudra bien qu'elle les amène aux différentes activités avec sa Mercedes classe A.

C'est que, cela en fait des choses les petits de dentistes, entre le poney – pardon l'équitation –, le tennis, l'escrime, le piano et les cours particuliers. Patricia n'aura pas le temps de s'ennuyer, surtout si l'étudiant qui donne des cours est bien fait de sa personne...

Elle a choisi.

C'est son droit.

Je le respecte.

Qu'elle soit heureuse, je lui donne ma bénédiction.

J'ai la main sur la poignée de la porte quand...

« Antonin ? »

Je me retourne, elle recouvre le combiné afin que son interlocuteur n'entende pas ce qu'elle a à me dire.

« Oui. »

Je lui réponds d'une voix très posée, assurée.

« Attends-moi, ne pars pas. »

Puis elle reprend sa conversation avec l'autre.

« Écoute Alex, ce n'est plus la peine de me rappeler, c'est fini, je te l'ai déjà dit.

- ...

Parfum de femme

– N’insiste pas, ma décision est prise, tu ne peux pas lutter contre lui, au revoir, oui, je saluerai maman pour toi. Au revoir. »

Faut que je m’assoie. Elle a largué son dentiste. Merci mon Dieu !

Adieu 4X4, neige dans les Alpes, enfants et bassin d’Arcachon.

Je me sens comme sur un petit nuage ! Comment je t’ai retourné une situation, qui, à la base, soyons honnêtes, n’était pas franchement à mon avantage.

Hein ? Faut le dire ! Comment avec mon sourire, mon regard de velours qui devrait être interdit par la convention de Kyoto, tellement il fait fondre la glace par son intensité, je te lui ai fait changer d’avis à la petite Patricia.

Oh vraiment, je suis trop fort. C’est trop injuste pour les autres hommes. Ils ne peuvent pas rivaliser devant autant de charme, de séduction, d’allant. Le dentiste, l’Alexandre, qui n’est plus si conquérant maintenant malgré son 4X4, il ne peut pas lutter contre moi, c’est Patricia qui le dit.

Ah ! Comme Émilie serait fière de moi.

Oh, mais je vais me la dévorer sur son bureau Patricia, elle va connaître tous les plaisirs qu’une femme peut endurer, j’ai une forme olympique, ses paroles m’ont dopées.

À mon regard vif et plein d’étincelles, Patricia sent que mes pulsions vont s’épanouir en un feu d’artifice dont elle sera la plus grande et heureuse bénéficiaire.

Je m’approche d’elle, la maintenant subjuguée par la seule aimantation de mes yeux qui la déshabillent déjà et la rendent toute pantelante.

« Attends Antonin. »

Elle lève sa main pour stopper la plus douce des attaques.

Je la saisis et la porte à ma bouche pour la mordiller.

« Attends Antonin, ne te méprends pas. »

Oh non, je ne me méprends pas, je le sens, je sais que j'ai gagné et qu'elle est tout à moi. Je m'empresse de dévorer sa main et de remonter le long de son bras.

Elle le retire sèchement.

« Arrête, je te demande de t'arrêter », balladurise-t-elle.

Interdit, j'obtempère.

« Antonin, j'ai cessé d'avoir une relation avec Alexandre, mais ce n'est pas pour en recommencer une avec toi. »

Là, je ne comprends plus.

Elle a bien dit : « tu ne peux pas lutter contre lui ».

Elle parlait forcément de moi ?

« Antonin, je dois te le dire. »

Je m'attends au pire.

« J'ai rencontré quelqu'un d'autre. »

Je me sens blêmir. Elle a osé !

La sal..... !!!!

Je me redresse aussitôt. Le visage fermé, mon stoïcisme naturel ayant repris le dessus.

« Attends, ce n'est pas ce que tu crois.

– Mais, je ne crois rien Patricia, tu es libre de faire et rencontrer qui tu veux.

– Non, Antonin, tu comptes énormément pour moi, tu le sais. Ton aventure avec l'autre..., m'a fait souffrir et j'avais décidé de me venger, c'est pour cela que j'ai renoué avec Alexandre, mais,... »

Elle hésite.

« Mais ?

– Mais, elle reprend d'une voix mal assurée, j'ai fait une rencontre qui a bouleversé ma vie. »

Là, elle commence à me fatiguer avec ces circonvolutions, elle va se décider à me lâcher le morceau oui ou non ?

« Comment s'appelle l'heureux élu ?

– Jésus.

– Jésus ? C'est un Tzigane ou un Espagnol ?

Parfum de femme

– Mais non, tu es bête, Jésus, quoi ? Tu es bien allé au catéchisme ?

– Oui, mais je ne vois pas le rapport.

– J’ai, à l’enterrement d’Émilie, parlé avec Le Tarse ; ses paroles m’ont convertie. Je l’ai rencontré plusieurs fois, et la profondeur de son enseignement, la pureté de ses intentions, tout cela m’a convaincu du fait que ma vie était vaine et manquait de sens. C’est du sens que je veux lui donner maintenant, je ne veux plus être une simple consommatrice de ma vie. Je veux qu’elle soit signifiante. Je vais aller m’installer à la Communauté du Pur Agneau du Périgord. »

Le Tarse !

C’est un nouveau venu à Dorliac. Un homme d’une soixante dizaine d’années, le corps sec et noueux comme un ascète se doit de l’être. Un visage mangé par une barbe blanche. Le regard brûlant, illuminé diront ses disciples, inquiétant voire dérangé diront les autres (dont moi). Il a fondé sa communauté, qualifiée de secte au bistro-épicerie de Dorliac, qui loue le château des Latourperdue.

Il a regroupé autour de lui toute une troupe hétéroclite, d’hommes, de femmes, d’âges différents mais qui le suivent avec ferveur et s’accrochent à ses paroles et à ses pas.

De là à imaginer que Patricia ferait un jour partie du troupeau !

Si vous n’avez jamais vu la stupéfaction prendre figure humaine, venez dans le bureau de Patricia et regardez-moi.

J’ai du mal à fermer ma bouche, ma mâchoire est bloquée tout en bas, quasiment au niveau de mes chaussures.

Elle plaisante, elle me fait marcher, et j’ai failli marcher.

« Tu rigoles Patricia, c’est une blague. Tu n’es plus croyante depuis que tu as fait tes études chez les sœurs à Albert-le-Grand à Bordeaux. Tu me l’as dit.

Patricia prend un ton doux, pédagogique, le même que celui dont elle use pour refuser certaines notes de frais.

– Tu dis vrai Antonin, mais j'étais dans l'erreur. Les mirages de la vie moderne m'empêchaient de voir la Vérité vraie.

– Il y a des vérités fausses ? »

Je ne peux m'empêcher de la contredire.

« Bien sûr Antonin, toutes celles que l'on veut nous vendre et qui s'éloignent de la Loi de Dieu. »

Moi, je suis plutôt croyant et gentil avec mon prochain, bon c'est vrai, surtout si c'est une prochaine. Après la vie, peut-être que le Paradis existe et je m'efforce, par mes actions, de m'y réserver une suite avec vue en faisant le bien et tout le toutim.

Si jamais il n'y a rien, eh bien j'aurais eu la satisfaction de me dire que je n'aurais nuis à personne.

Dieu est toujours resté pour moi une idée, un concept, auquel, c'est vrai, j'adhère plus particulièrement quand j'ai des problèmes. Je suis un peu comme ces gens dont parle ma grand-mère, elle, fervente chrétienne, qui croient en Dieu quand il tonne, quand ils ont des ennuis dans leur vie. J'avoue, dans ces moments-là que j'éprouve du réconfort à penser qu'il y a une conscience suprême qui veille sur moi. Une figure paternelle qui me protège, moi qui me souviens si peu de mon père et qui en ressens tellement le manque.

Le reste du temps, je suis gagné par le doute, l'incertitude et, soyons honnête, par le désintérêt.

« Mais, tu vas te cloîtrer là-bas ?

– Mais non Antonin, je ne vais pas prononcer de vœux. La communauté du Pur Agneau Périgourdin n'est pas un couvent. Je vais tout d'abord les fréquenter plus assidûment, me nourrir des enseignements du Tarse et des rapports avec les autres membres, et puis, s'ils veulent bien de moi, si j'en ressens le besoin, peut-être alors, m'y installerai-je. »

Je sens une vague de jalousie me submerger.

Parfum de femme

« Te nourrir des autres, tu parles ! Comment s'appelle-t-il ? Allez dis-le-moi ! C'est qui ? Ce n'est quand même pas ce vieux fou de Tarse qui te plaît plus que moi ? Ce n'est pas possible ! »

Patricia se ferme brusquement.

« Antonin, tu me déçois, tu penses vraiment que tout le monde est comme toi, uniquement guidé par sa queue ! »

Elle rougit, elle n'a pas l'habitude des mots crus. Sauf dans l'intimité et dans certaines circonstances bien particulières.

« Euh, son sexe. Mais non, il est des dimensions supérieures. »

Je souris, et se rendant compte de son lapsus, les joues de Patricia prennent un joli rouge.

« Oui, elle toussote de nouveau, des dimensions spirituelles que tu percevras un jour, je te le souhaite. Va Antonin, je ne te hais point, un jour tu comprendras. »

Et elle me fiche à la porte.

Je déteste que l'on me fiche à la porte.

Et je déteste encore plus que l'on me prenne pour un crétin en me disant que je comprendrai plus tard.

J'ai bientôt trente ans.

Je suis un grand quand même !

La résolution de Patricia me sidère. Je ne l'ai jamais entendu parler comme cela. Nous ne conversions pas forcément régulièrement de spiritualité tous les deux, mais de temps en temps, après un bon repas avec les copains, tard dans la nuit quand tout le monde était parti, nous abordions les grands thèmes, la Vie, la Mort, Dieu etc. Toutes ces discussions que l'on aborde lorsque l'on a un peu trop bu. Quand le niveau d'alcool dans le sang modifie notre comportement habituel pas assez pour être malade, ou avoir envie de dormir, mais suffisamment pour que l'on soit persuadé que l'on a atteint un stade supérieur de la pensée, que l'on comprend tout, que plus rien n'a de secret et que l'on tutoie les anges.

Là, à ce moment précis, on a La Révélation.

On sait.

On veut l'exprimer et les fulgurances qui illuminent notre esprit se traduisent par de piteux « euh, tu sais, je vais te dire » articulés d'une langue très chargée avant de se transformer le lendemain matin par une migraine qui n'a plus rien de métaphysique.

Franchement, Patricia, je l'ai toujours plutôt sentie sceptique sur ces questions, même tard dans la nuit. La fréquentation assidue pendant sa scolarité des religieuses l'avait fait douter des charmes d'une vie régie strictement par les canons de la foi catholique.

Alors que moi, pur produit de l'école laïque, j'aurais été plus enclin à croire.

Mais, penser qu'elle va maintenant fréquenter une secte menée par un fou de Dieu m'interpelle.

Elle a un délire mystique ou quoi ? Je ne la comprends pas. Il y a là un mystère que je percerai bien un jour ou l'autre.

En attendant, je me retrouve hors de son bureau, encore plus dépité que lorsque j'y suis entré. Elle ne veut plus de moi. C'est affreux. Maigre consolation, elle ne veut plus non plus de ce con d'Alexandre. Consolation plus substantielle, sa décision va rendre folle sa mère. Mais vraiment, même si cela me fait plaisir de savoir que Liliane, sa mère, va enrager, je suis désespéré par cette décision.

Elle va me manquer.

Elle me manque déjà.

Je lui en veux.

Tout casser alors que je venais lui proposer de tout recommencer.

Elle exagère.

Cela ne se passera pas comme cela.

Je sens monter en moi, mêlé à la peine que je ressens, un besoin de me venger, de la faire payer pour sa trahison. Tout

Parfum de femme

doucement, le cœur gros, je repars vers le hall d'accès du journal.

« Cela ne va pas Antonin ? »

Je sursaute.

« Hein ? »

Paméla, la plantureuse stagiaire me sourit. Elle est derrière son bureau, tous ses charmes en avant. Elle est au journal depuis quelques mois maintenant, et nous entretenons de bonnes relations. Elle est toute jeune, toute fraîche, habillée avec des pantalons tailles basses ou bien des minijupes qui la mettent en valeur, et les hommes en émois. Elle a un corps superbe, pleins de rotondités qu'il fait bon trouver sur un corps de femme. Les autres correspondants et même certains journalistes la reluquent sans vergogne comme une vulgaire pièce de viande, alors que moi, je ne me suis jamais permis une telle attitude. Non, moi je la respecte. Certes, en tant qu'esthète j'apprécie sa plastique, mais reconnais en outre qu'elle a un sourire enjôleur et même une discussion agréable pour une jolie fille.

Elle reprend en me lançant un regard interrogatif et doux.

« Je vous demandais si vous alliez bien ?

– Oui, oui, pourquoi ?

– Vous faites une drôle de tête, c'est pour cela.

– Euh, une légère contrariété, c'est tout.

– Ah, bon, rien de grave alors ?

– Non, non, je vous remercie. »

Elle me sourit de nouveau. Elle est mignonne. Elle a vraiment une belle poitrine. Je sens que je ne lui suis pas indifférent. Je crois que la vie m'offre une éclaircie dans ces nuages de désespoir. Je crois que Patricia paiera plus tôt que prévu.

« Paméla ?

– Oui. »

J'aime bien sa voix en plus, un peu rauque, sensuelle.

« Vous êtes croyante ? »

Elle sursaute.

« Pourquoi ?

– N'ayez pas peur ! C'est une simple question.

– Euh, bof, moyen, je ne sais pas. »

Ah, ça me rend l'espérance.

« Parfait. »

Je marque un temps.

« Paméla ?

– Oui. » Le ton légèrement inquiet de sa voix montre qu'elle s'attend aux questions les plus saugrenues de ma part.

« Vous êtes libre ce soir ? »

Je la sens se détendre. Elle voit que je m'engage sur un terrain qu'elle maîtrise mieux.

« Ce soir ? »

Elle fait mine de chercher avec une petite moue sur ses lèvres qui m'excite déjà.

« Oui, justement ce soir je suis libre.

– Tant mieux, je vous invite à dîner alors. Je passe vous prendre vers 20h, d'accord ?

– D'accord. »

Elle est toute pimpante. Paméla se penche en avant, laissant son corsage s'entrebâiller et mes yeux se régaler.

« Je serai ravie Antonin de passer la soirée avec vous, vraiment. »

Je suis un peu surpris par la forte intonation de sa voix. Je lui fais plaisir en l'invitant, et ce n'est rien par rapport à la suite des événements, mais de là à le claironner...

Je me retourne et..., c'est pas vrai, Patricia est là dans l'embrasure de la porte qui nous regarde sans mot dire. Elle me fixe, tristement me semble-t-il et repart vers son bureau.

Mes pulsions vengeresses s'étiolent quelque peu, j'ai un cœur tendre au fond.

C'est peut-être dur pour elle, mais tant pis, elle l'a cherché après tout.

Parfum de femme

J'ai quelques remords qui, je l'avoue, se dissipent lorsque je constate que Paméla a défait un bouton de plus de son chemisier.

La soirée devrait être belle.

II

Le grand projet de Xavier

XAVIER FRACHON REMONTE RAPIDEMENT la rue principale de Dorliac. Sa main est crispée sur la poignée de sa sacoche en cuir. Dedans, les plans de son grand projet, de sa grande œuvre, celle qui va transformer sa vie, le faire atteindre son objectif professionnel, être un « businessman » avisé et reconnu.

Il repense à la scène du cimetière et en bout encore de rage.

Humilié, il a été humilié devant tout le village par cette Suzanne Descoin !

Si elle croit, sous prétexte que le Robert a couché avec elle pendant des années, qu'elle lui volera son héritage, elle peut courir !

Ah, elle peut se moquer de sa grand-mère Ernestine qui aurait eu tout le canton dans son lit, mais elle, la Suzanne, en quoi est-elle mieux ?

Ernestine, son mari la battait. Surtout quand il était saoul, et il buvait tous les jours...

Tout le village le savait.

Tout Dorliac savait que le Firmin cognait sur sa femme et tous ces bons villageois se taisaient et laissaient faire.

Les bonnes femmes pensaient que pour qu'il frappe comme cela, c'est qu'il devait bien avoir une raison. L'Ernestine, on la voyait pas souvent à confesse alors que bon, peut-être qu'elle

en aurait eu bien besoin. Et leurs bonshommes, ils se disaient que leurs femmes devaient être dans le vrai. Ernestine devait le mériter, car, le Firmin, les fois où il était à jeun, ce n'était pas le mauvais bougre, mais ce n'était pas souvent.

Dans le fond, peut-être même qu'ils l'admiraient le Firmin de savoir si bien tenir son épouse. Au moins, dans ce couple, ce n'était pas la bonne femme qui faisait la loi, et ce n'était pas si fréquent que cela à Dorliac, comme ailleurs.

Ernestine restait seule à endurer les coups, sans soutien, sans aide. Elle voyait défiler son existence, dans la douleur, la peine sans aucune joie.

Une fois, à la messe, Firmin avait bien voulu la laisser sortir, elle avait entendu le curé comparer la vie à une vallée de larmes. C'était un bon résumé de ce qu'elle endurait.

Mais les larmes, c'est de l'eau, et l'eau normalement cela fait des vallées fertiles. Chez Ernestine, ce qu'elles avaient fait germer, c'était le désir de se venger, de se libérer de ce tyran.

Alors, elle avait utilisé la seule arme qui lui restait.

Elle prendrait un amant qui la défendrait et la débarrasserait de ce monstre qui la tourmentait.

Sa séduction naturelle augmentée par son besoin d'amour rendit la chose aisée.

Son choix avait été facile, Casimir Perrot était le candidat parfait.

Riche, maître d'une ferme prospère, il était le chef d'une famille respectée au village et, en plus, il était plutôt bel homme.

Dernier atout, il se disait que sa femme, l'Aurélie, n'était pas très portée sur la chose.

Rencontrer Casimir avait finalement été plus compliqué que de l'attirer dans son lit.

Évidemment, Ernestine n'avait pas raconté à son petit-fils tous les détails de sa liaison avec Casimir, mais Xavier avait

Le grand projet de Xavier

compris qu'entre Ernestine et son protecteur s'étaient noués des liens qui allaient au-delà de simples relations sexuelles.

Casimir trouvait auprès d'elle une attention que sa femme ne lui accordait plus ainsi qu'une disponibilité qui faisait qu'il savait que son désir serait toujours accepté et même bienvenu.

Ernestine, une fois débarrassée de Firmin, vécut grâce à son amant une vie libre. Cela faisait grincer des dents les bigotes. Et nombre de villageoises engoncées dans une vie de couple affadie par le temps, l'enviaient au fond de leur lit maintenant qu'elles n'étaient plus couvertes que par leur édredon.

Oui, Xavier était fier de sa grand-mère. Elle avait mené sa vie avec courage.

Elle avait couché, mais pour assurer sa survie et, il en était sûr, il y avait eu une sorte d'amour avec Casimir. La naissance de son père Lucien, fruit de celui-ci, le prouvait.

Alors, si quelqu'un avait des droits sur les Deux chênes, c'était bien lui, l'héritier naturel de Casimir Perrot.

Et on voulait le spolier de son bien ?

Non !

Jamais !

Il ne reculerait devant rien ni personne pour rentrer en possession de ce qui lui revenait de droit.

Surtout pas devant Suzanne.

Elle aussi avait couché, mais c'était différent.

Elle s'était allongée devant Robert pendant toute sa vie, et ce, dès qu'elle avait commencé à travailler chez lui.

Sa grand-mère les avait vus ensemble ! Le Robert avait tenu à voir dès le premier jour si sa nouvelle servante était docile.

Elle l'était.

Et maintenant, elle venait réclamer son petit cadeau, sa récompense pour de longues années passées à satisfaire son maître !

Il se disait que la Suzanne, après s'être accroupie pendant tant d'années devant Robert, faisait maintenant la genuflexion et s'était désormais tournée vers la religion.

Elle fricotait avec l'autre fou qui se prenait pour un prophète, le Tarse.

Qu'elle y aille, qu'elle continue, qu'elle se repente, le reste de sa vie ne suffirait pas pour se faire pardonner la vie qu'elle a menée.

Et son mari, le Léon, le cocu, il disait amen. Il laissait sa femme, s'il pouvait encore l'appeler comme cela, faire ce qu'elle voulait.

Et ce qu'elle voulait maintenant c'était sa propriété à lui Xavier !

Non et non, il ne laisserait pas faire cela. Il avait besoin des Deux chênes et les Deux chênes avaient besoin de lui pour revivre.

Xavier remonte la rue principale de Dorliac, dénommée sans originalité, route de Bergerac, en direction de la mairie.

Il habite à l'extrémité du bourg, pas très loin de la maison d'Antonin.

Encore un qu'il ne peut pas supporter.

D'aussi loin qu'il se rappelle, il l'a toujours détesté.

Dès le premier jour d'école, Antonin l'avait provoqué. Il s'était assis à la place qu'il convoitait, lui Xavier, près de la fenêtre et du radiateur et il lui avait sourit d'une manière narquoise qui indiquait bien qu'il avait prémédité son coup...

Antonin avait incontestablement ouvert les hostilités.

Rien que sa présence, son existence irritait Xavier. Antonin était le point de mire du village, la grande attraction.

Le héros rescapé d'une sombre tragédie.

Toutes les bonnes gens s'apitoyaient sur lui.

Ce pauvre petit garçon, si mignon, si gentil et si orphelin en plus.

Le grand projet de Xavier

Antonin pouvait faire toutes les bêtises possibles, on ne lui disait rien, au contraire, on l'excusait, le pardonnait, il avait déjà connu tant de tristesses...

Et alors ? Et lui, Xavier, il n'en n'avait pas eu des malheurs ?

Un père dont tout le village se moquait, qui avait passé sa vie à ramasser les déchets des autres avec sa brouette qui grince et son balai à crins.

Tout au long de la semaine, depuis plus de 40 ans, il traîne ses instruments de travail sur les trottoirs faisant crisser le balai pour ramasser des immondices qu'il met dans une brouette dont le moyeu manque toujours d'huile.

Son père a passé toute sa vie avec une brouette qui couine !
À croire que ce bruit lui plaît.

Tout petit, Xavier avait honte de l'allure lymphatique de son père, de son emploi de balayeur, et ce grincement symbolisait pour lui son dégoût pour cette situation.

Même maintenant, Xavier ne peut plus entendre un couinement sans avoir envie de vomir.

Chez lui, il a toujours une burette et traque consciencieusement toute charnière qui menace d'émettre un son discordant afin de l'inonder d'huile.

« Dans la nature, le tonnerre précède l'éclair, à Dorliac c'est pareil. Le couinement précède la brouette du Lucien, sauf que lui c'est pas une lumière ! »

Cette fine plaisanterie est l'œuvre d'Antonin. Xavier l'a entendu la raconter une fois à une fille, une blonde qu'il essayait d'emballer.

Xavier était derrière lui dans la rue, quand Antonin, tout fier de sa saillie, avait sorti cette formule à la jeune fille.

Elle avait ri.

Xavier ne savait pas ce qui l'avait fait le plus souffrir.

La formule méprisante d'Antonin ou ce rire frais, moqueur venant d'une fille qu'il avait aperçu plusieurs fois chez Antonin et dont il était immédiatement tombé amoureux.

Pour la première fois de sa vie, il était atteint par un autre sentiment que la haine ou la jalousie.

Cette fille lui plaît, il la veut, il veut la posséder et elle appartient à son ennemi intime...

Ce jour-là, sa haine pour Antonin prit une nouvelle ampleur. Il remâche, rumine, réfléchit.

Toutes ces pensées, toute cette rancœur, tout cela le stimule. Cela lui fait comme une décharge d'adrénaline.

Xavier a besoin de haïr.

Cela le structure, lui donne une raison de vivre, un but.

Il veut la défaite de ses ennemis sans savoir que si une telle chose advenait, c'est sa propre fin qui se dessinerait.

Sans personne à haïr, Xavier Frachon serait fichu, il s'effondrerait.

Alors, sans cesse, il entretient son feu intérieur, ausculte les agissements des autres, subodore de noirs projets de leurs parts à son encontre.

Il les imagine se moquant de lui, échafaudant des plans, ourdissant des complots pour l'anéantir, car il est persuadé qu'il est le principal objet de leurs pensées comme eux-mêmes occupent son esprit.

Aujourd'hui, il ressent l'humiliation subie comme une force qui le porte irrésistiblement et le guidera dans son projet. Car, il le mènera au bout et en plus il se vengera de tous ceux qui le font si délectablement souffrir.

Il repense à la blonde : il a su par ouï-dire qu'elle travaille à *l'Hebdo du Périgord Pourpre*. Antonin n'a pas eu à chercher bien loin, toujours la chance pour la racaille...

Xavier sourit, il a aussi entendu dire qu'il y avait de l'eau dans le gaz entre le play-boy scribouilleur et sa dulcinée.

Le grand projet de Xavier

Cela tombe bien, il passera au journal et il attaquera. Quand Antonin le verra avec elle, cela le fera souffrir.

À cette idée, Xavier sent une chaleur lui envahir le bas-ventre.

Xavier arrive à la mairie un grand sourire aux lèvres.

Il a rendez-vous avec Georges Moulis.

III

Elle est revenue !

JEAN-PAUL ZELLER est perdu.
Il ne sait pas quoi faire.

Il n'a personne à qui se confier.

Il est sûr de l'avoir reconnue, il est sûr que c'est elle.

À l'enterrement de Robert Perrot, elle était venue s'installer à ses cotés. Il avait bien ressenti un trouble, une émotion qui, pensait-il, faisaient parties des souvenirs qu'il croyait oubliés.

Mais son cœur avait battu la chamade, sa gorge s'était asséchée, il avait senti un désir poindre en lui.

Sentiment étrange auquel il n'est plus habitué et qui l'a même déserté depuis des lustres.

Jean-Paul est un mari fidèle. Il n'a jamais trompé Suzette.

D'ailleurs, pour tout dire, il n'est pas très intéressé par « ça ». Cela le dégoûterait même un peu.

Il se souvient, quand il était à l'armée, à Paris, ses camarades de régiment faisaient les farauds, se vantaient d'exploits extraordinaires.

Lui, il ne disait rien, ne racontait rien. Ses collègues finissaient par se poser des questions, était-il un timide puceau campagnard, et dans ce cas, cela pouvait aisément se guérir ou bien, et là c'était plus grave et même pire, « un inverti » ?

Ils avaient résolu d'en avoir le cœur net. Un soir de permission, ils avaient entraîné Jean-Paul, dans les quartiers chauds. Ils s'étaient cotisés.

« Viens, on va te payer un tour de manège ! ».

Jean-Paul, naïf, avait cru qu'ils partaient à la foire du Trône.

Pourquoi pas, après tout, il ne pouvait pas constamment refuser de sortir avec ses copains ?

Quand il se retrouva à Pigalle, il commença à paniquer. Il avait compris le but de leur expédition.

« Allez mon vieux, on sait ce que c'est, on y est tous passé, tu verras après, tu seras mieux ! »

Ses amis l'encourageaient.

« Regarde celle-là, elle est belle non ? De gros seins, comme les paysannes de ton village, y'a que ça de vrai ! »

Jean-Paul ne voyait rien, la panique lui brouillait les yeux. La seule image qui s'inscrivait dans son cerveau, c'était le regard apeuré de Marie, pendant qu'il, que les autres,..., enfin, il ne voulait plus y penser, il voulait oublier, effacer la scène qui l'avait tant fait cauchemarder.

« Allez et celle-ci ? Elle te plaît celle-ci ? »

La jeune femme, une brune accorte, lui sourit professionnellement, bombant le torse, lui lançant une œillade suggestive.

« Tu montes chéri ? Je suis Sonia. Tu verras, je sais faire plein de choses et j'adore les militaires. »

Ses copains lui donnaient des tapes, des bourrades dans le dos.

« Vas-y, elle sait faire plein de trucs, tu nous raconteras. »

Jean-Paul tenta pauvrement de s'excuser.

« Je n'ai pas d'argent. »

La prostituée tordit un peu le nez.

Les autres soldats intervinrent.

« On te l'offre Paulo, on te l'a dit, on t'offre le tour de manège, c'est notre tournée. »

Elle est revenue !

La jeune femme, rassurée sur les capacités financières de son client potentiel, et sentant qu'elle avait à faire à une première fois, recommença à l'aguicher.

« Allez viens mon lapin, tu verras, je serai gentille. »

Jean-Paul se raidissait, il ne voulait pas, mais les autres le poussaient.

« Eh, Paulo ! T'es pas pédé quand même ? »

Les soldats s'écartèrent un peu, attendant la réponse, comme s'ils craignaient d'être infectés, que cela soit contagieux.

« Non, non, bien sûr que non. »

Jean-Paul répondit d'une voix mal assurée.

« Ah, tu nous rassures, alors vas-y, qu'est-ce que t'attends ? »

La femme, comprenant qu'il fallait prendre la situation en main et ayant peur de perdre un client, attrapa Jean-Paul par le bras. Avant de monter, elle se retourna vers les autres.

« Hep, les gars, mon petit cadeau.

– T'oublies pas toi ! »

Un des appelés paya la somme convenue et Jean-Paul fut entraîné dans l'escalier étroit.

Jean-Paul était apeuré mais s'efforçait de surmonter son angoisse.

« Allez viens, mon beau légionnaire, que je m'occupe de toi. »

Sonia sut s'y prendre pour calmer sa terreur et Jean-Paul perdit vraiment son pucelage ce jour-là.

Au retour de l'armée, il revint vivre chez ses parents Rose et Johann. Il était prévu, quasiment depuis sa naissance, qu'il succède à son père aux Deux chênes.

Mais l'ordre des choses voulait également qu'il se marie. Il ne pouvait effectivement pas reprendre seul la ferme.

Il aurait besoin de quelqu'un pour tenir la maison.

Sa mère n'était pas éternelle, et de toute façon, c'était ainsi. On se mariait, on avait des enfants, on passait la main et les

enfants eux se mariaient à leur tour etc..., et les choses repartaient comme elles devaient le faire.

Comme qui dirait, le cycle immuable de la vie en quelque sorte.

Rose avait lu l'expression quelque part et elle lui avait bien plu.

Jean-Paul, hésitant, voire réticent, finit par se laisser convaincre.

Sa mère poussait hardiment dans ce sens et le motivait à trouver une épouse sérieuse qui les seconderait, elle et lui, efficacement.

Jean-Paul acquiesçait sur le principe mais tergiversait dans les faits.

Il sortait bien le samedi soir, aux bals des alentours, mais c'était surtout pour retrouver quelques amis et vider des bières avec eux dans les troquets.

Il ne dansait pas et n'avait ni suffisamment envie ni suffisamment confiance en lui pour conter fleurette, pour flirter comme disait la chanson à la mode, avec une jeune fille. Il pensait toujours à Marie, mais sans espoir. Elle avait disparu sans donner de nouvelles, ni à lui, ni même à sa tante.

Cette situation dura quelques années. Jean-Paul commençait même à se faire à l'idée de rester célibataire. Un jour, un marchand de bestiaux, Philippe Clovis, venu acheter les petits veaux, après s'être enquis de sa situation, lui parla de Suzette.

« Pauvre, faut pas rester comme ça ! Je te connais quelqu'un qui t'ira bien. Elle est sérieuse, dure à la tâche et en plus, elle a ce qu'il faut là où il faut », lui dit le maquignon d'un air égrillard.

Sa mère qui était dans la grange pour surveiller la transaction, car il vaut toujours mieux être prudent avec ces gens-là, fut enchantée par l'opportunité. Elle ne cessa de tanner Jean-Paul afin qu'il rencontre la jeune fille.

Elle est revenue !

Elle lui en parlait tous les jours, à tous les repas, à tout instant.

Alors, de guerre lasse, pour faire plaisir à sa mère, il se laissa faire et accepta un rendez-vous.

Johann, lui, semblait se désintéresser de l'avenir matrimonial de son fils. Il était également dans l'étable, mais ne releva pas la proposition. Il préféra maugréer contre le maquignon qui lui proposait un prix bien trop bas, comme d'habitude. De toute façon, il ne parlait à son fils que pour le travail et très peu à sa femme. Il n'était guère bavard de nature, mais son mutisme avait empiré depuis quelques années, à peu près en même temps que la disparition de Marie en fait. Sa journée finie, il s'asseyait, prenait le *Sud-ouest*, l'*Hebdo du Périgord Pourpre*, l'*Agriculteur de la Dordogne* ou bien encore la *France Agricole* et s'enfermait dans sa lecture. Au moment du repas, il continuait, même après qu'ils eurent acheté une télévision. Johann gardait un œil sur son journal et l'autre sur les informations qui défilaient sur l'écran.

Jean-Paul et sa mère se retrouvaient en tête-à-tête, en compagnie d'un étranger, et cela augmentait son malaise.

Quand il était enfant, son père l'impressionnait, il lui faisait même un peu peur.

Jean-Paul avait constamment l'impression que celui-ci le jugeait, le jugeait et que l'examen ne lui était, et ne lui serait jamais favorable. Il ne se rappelait pas d'un seul regard paternel d'amour, de fierté, voire d'intérêt, le concernant.

En fait, il ne se rappelait pas d'un seul regard tendre posé sur lui. Depuis la disparition de Marie, c'était maintenant le mutisme le plus complet à son égard. Jean-Paul avait l'impression d'être transparent pour son père, alors il ne fallait pas s'attendre à ce que celui-ci se soucie de son avenir matrimonial...

Suzette ou bien une autre, quelle importance après tout ?

La rencontre entre les deux jeunes gens se déroula au mieux. Suzette était effectivement sérieuse, mais aussi enjouée. Travailleur, elle connaissait la terre et avait, en plus, un véritable talent de cordon bleu. Après quelques temps passés à se « fréquenter », ils se marièrent.

Johann assista à la cérémonie, mais toute l'assemblée avait l'impression qu'il était là à contrecœur.

Seule Suzette, tout à l'émotion de l'instant ne remarqua rien. Son beau-père n'était pas un bavard, voilà tout. Ce n'était pas très grave, Suzette parlait pour deux, et sa belle-mère semblait bien l'apprécier. Son mari était un gentil garçon qui, finalement, la laissait assez tranquille, même un peu trop. Suzette s'était imaginée, d'après les dires de ses amies qui étaient passées par là, que ses nuits de jeune épouse seraient plus fréquemment agitées, tant pis...

Peu de temps après son mariage, en dépit du peu d'empressement de son mari au devoir conjugal, elle fut enceinte.

Lorsqu'elle l'annonça, un soir à table, seule Rose, sa belle-mère, montra de la joie. Johann et Jean-Paul qui devenait aussi mutique que son père ne manifestèrent aucun sentiment. Suzette ne comprit pas cette réaction ; elle en fut profondément vexée et en voulut surtout à son mari, bien qu'elle fût réconfortée par sa belle-mère qui mettait ces réactions sur le compte d'une pudeur masculine héréditaire.

« Johann m'a fait une tête bien pire quand je lui ai appris que j'étais enceinte, faut dire qu'on n'était pas mariés et que la guerre finissait juste. »

Suzette vécut une grossesse si ce n'est sereine, du moins tranquille.

Philippe Clovis était ravi que ses efforts – il se considérait avec une pointe de fierté comme responsable de la situation –, aboutissent à un tel résultat. Il ne manquait pas à chaque visite de s'enquérir de l'état de la future parturiente.

Elle est revenue !

« Alors, la Suzette, ça va ? T'as réussi ton coup mon gaillard, elle manque un peu de gras quand même, je ne peux pas t'en donner plus. »

Jean-Paul, surpris, comprit que Philippe parlait maintenant de la vache à vendre.

« Si tu ne la veux pas comme cela, je la garde à engraisser, ...elle a pris 15 kilos quand même.

– La vache ? Tu te fous de moi.

– Non, Suzette, elle accouche à la fin du mois, cela commence à lui peser, alors pour la vache, tu fais un effort ou j'appelle ton collègue de Baneuil, il m'en donnera plus cher.

– Oh, Jean-Paul, Philippe prenait un air offensé, après tout ce que j'ai fait pour toi. J'ai fait ton bonheur en te présentant Suzette. Je mériterais même d'être le parrain de ton enfant tiens ! Et toi, au lieu de me remercier, tu veux m'étrangler ? Tu n'as aucune reconnaissance, faites du bien tiens ! Voyez comme on est récompensé, cela me rend triste, tu ne peux pas savoir...

– Tu vas me faire pleurer, dit Jean-Paul en souriant, tu seras le parrain de mon bébé si cela te fait plaisir, et pour participer au baptême, tu vas commencer par me faire un vrai prix pour cette vache. »

Suzette accoucha à la clinique de la Rivière d'une petite Sophie. À sa grande surprise, le fait que le bébé soit une fille n'aggrava pas la situation mais sembla au contraire l'améliorer. Sophie était une adorable poupée qui faisait la fierté de sa mère, de sa grand-mère et même de son père et de son grand-père.

Jean-Paul déclara à sa femme que cette naissance le comblait et qu'il ne voulait pas d'autres enfants. Suzette qui rêvait, d'une famille nombreuse, avec beaucoup de petits garçons, vécut avec douleur la décision de son mari.

Le temps n'atténua pas sa déception, mais la rendit moins visible. Elle s'efforça de faire contre mauvaise fortune bon cœur, mais reporta une partie de son trop plein d'affection sur Antonin, petit orphelin de l'âge de sa fille qui jouait avec elle quand sa grand-mère, qui en avait désormais la charge, venait discuter avec Émilie Restiac la voisine. Le sort de ce pauvre gosse l'émouvait d'autant plus, qu'elle connaissait sa mère, Catherine, enfin, elle la connaissait, façon de dire. Elles avaient des relations en commun. La Catherine était un peu fière, elle ne fréquentait plus trop les petites paysannes comme Suzette.

Elle était, en revanche, très amie avec cette Marie qui avait disparu et dont plus personne ne parlait.

Une fois, à l'époque, Suzette avait voulu aborder ce sujet avec son mari, mais la réponse sèche de celui-ci l'avait convaincue de ne pas recommencer.

Alors, elle voyait dans Antonin l'agneau innocent sacrifié sur l'autel de la vanité, victime de l'orgueil de sa mère, qui se « croyait » quand même beaucoup.

Les parents étant morts tragiquement, et Suzette étant quand même fondamentalement compatissante avait pris le petit sous son aile protectrice.

Jean-Paul ne voyait d'autres intérêts en ce gamin que le fait que sa fille s'amusât bien avec lui. La petite Sophinette était heureuse, c'était son seul souci, son seul bonheur. Désormais, sa vie était centrée sur cette enfant. Il ne voyait plus que par elle. En la choyant, en exécutant les moindres volontés de la petite, il avait l'impression de payer sa dette aux femmes, de se réconcilier avec elles.

Sophie, comprenant d'instinct que son père était tout acquis à sa cause, usait et abusait sans vergogne de ce privilège. Elle pouvait bien faire des bêtises, se faire punir par maman, il lui suffisait d'aller voir papa, de s'accrocher à sa jambe de pantalon en levant vers lui une petite tête pleine de grands yeux,

Elle est revenue !

en reniflant un peu, pour que non seulement la punition soit levée mais qu'en plus elle ait un bonbon ou une babiliole.

Suzette pouvait pester, Jean-Paul n'en avait cure. Il soutenait mordicus sa fille.

Il avait un enfant dont il était fier, que lui inondait de regards plein d'admiration et d'amour et dont il était largement payé en retour.

Aujourd'hui, il regrette que Sophie ne soit pas là.

Puis il réfléchit et se dit que non.

S'il a raison, s'il a bien reconnue cette femme venue sous un faux nom, il ne sait pas s'il pourra avouer à sa fille ce qu'il lui a fait dans sa jeunesse.

C'est trop horrible.

Il a trop honte.

Mais si c'est bien elle, et il en est de plus en plus certain, que faire ?

La revoir, partir avec elle comme il en a envie, vivre ce qu'il a toujours voulu vivre, mais perdre certainement sa fille qui ne lui pardonnera pas cet abandon.

Ou bien rester, continuer sa morne vie auprès d'une épouse qu'il n'a jamais aimée et sacrifier une fois de plus ses rêves ?

Oui, mais même dans ce cas, si cette femme le dénonce, il risque aussi de perdre Sophie.

Il a payé pour sa faute, toute une vie de remords, de nuits agitées, de cauchemars qui revenaient sans cesse, cela suffit. Les deux autres, eux, cela leur a coûté la vie, il est sûr que c'est pour ce qu'ils ont fait qu'ils sont morts. Ce châtement était mérité. C'étaient les meneurs, c'était de leur faute.

Mais si elle décidait que lui aussi devait s'acquitter de sa dette ?

Jean-Paul ressent un grand froid en lui et de la sueur sur le front.

Non.

L'HÉRITAGE DES RESTIAC

Cela ne peut pas se passer ainsi.
Et si, pour une fois, il prenait l'initiative ?
Jean-Paul vient de prendre sa décision.
Il va agir.

IV

Paméla

MUSIQUE. EAGLES. « Hôtel California ».
Je sais, c'est plutôt vieillot, mais ça marche toujours. Les lumières sont tamisées. La Rosette est fraîche et Paméla est vraiment adorable, si ce n'est son prénom.

Déjà, Paméla, ça fait anglais. Et qui dit anglais, dit Djack et Irmae Irving, les acheteurs mystérieux de la terre du Moulin noir d'Émilie Restiac.

Le Djack, au fond, il ne me gêne pas : il est souvent absent et, quand il est là, il est perpétuellement en conversation avec son verre de whisky, ce qui le rend quasiment inintelligible.

Irmae, elle, m'intrigue et me rend mal à l'aise. Je ne sais à quoi m'en tenir avec elle.

Mais, bon, ce soir, ce n'est pas le moment de penser à cette femme, alors que cette belle jeune fille se presse contre moi.

Restons concentré sur Paméla.

J'ai du mal, car j'associe ce prénom à un souvenir d'enfance. Quand j'étais petit, mes grands-parents avaient une chèvre qui s'appelait ainsi, elle avait de grandes dents d'où ce prénom anglais. André, mon grand-père, l'attachait à un pieu enfoncé dans le jardin afin qu'elle broute l'herbe. Mais la bestiole n'avait de cesse de s'entortiller autour du piquet et je devais aller à son secours, si je ne voulais pas qu'elle meure étranglée. J'ai bon cœur, je la détachais. Content de cette liberté

inespérée, elle partait à toutes jambes dévaster les massifs floraux de ma grand-mère qui, voyant la scène, sortait en hurlant de sa cuisine. Elle courait vers Paméla (la chèvre) en agitant son torchon pour la faire fuir. L'animal la regardait venir et quand Louise allait l'attraper, elle faisait un bond qui arrachait les quelques fleurs encore debout et s'enfuyait en direction du massif suivant qui subissait le même sort.

De bond en bond, de saut en saut, Paméla détruisait toutes les plantations de mamie qui criait de plus belle. Cela excitait encore plus l'animal qui, prenant cela pour un jeu, redoublait dans son ardeur dévastatrice. Voulant calmer ma grand-mère, je me précipitais à la suite de la chèvre et achevais dans de vains efforts, mais de bonne foi, les rares fleurs restées debout. Épuisée, Paméla (la chèvre) rendait les armes et se laissait coincer dans un coin. Je l'attrapais précautionneusement afin d'éviter un dernier coup de corne qu'elle assénait systématiquement comme un ultime baroud d'honneur.

Paméla (la stagiaire), loin de se douter que je pense à son homonyme caprin au même instant, a choisi une toute autre stratégie en continuant de presser son corps voluptueux contre le mien au rythme des accords de guitares. Ce contact agréable m'éloigne de mes souvenirs d'enfance, même si, par le biais de certaines manifestations physiques que cela génère, je me trouve de plus en plus de similitudes avec un bouc...

Pourtant, franchement, le cœur n'y est pas.

Oh, évidemment, je réponds à ses stimuli, faut pas gâcher, et elle a l'air d'en avoir tellement envie que je vais me faire une douce violence pour la satisfaire.

Mais, pourtant, Patricia me manque, et je ne peux m'empêcher de me demander ce qui lui a pris.

« Patricia t'a parlé de sa rencontre avec quelqu'un qui s'appelle le Tarse ? »

Paméla

Paméla se détache de moi brusquement. Elle était tellement collée à moi que je suis surpris de ne pas entendre un « pop » quand elle se recule.

Elle me regarde avec un air plus désespéré que suspicieux. Je sens confusément que j'ai gaffé ; parler de Patricia à cet instant n'était peut-être pas la chose à faire.

« Non. »

La réponse est sèche.

« Madame Marquis parle peu aux stagiaires. Surtout si ce sont des jeunes filles... Uniquement si c'est professionnel, alors, il ne faut pas trop compter sur le fait qu'elle me confie ses histoires de c..., de cœur. »

C'est vrai que Patricia a des progrès à faire en matière de convivialité, de relations humaines. Elle peut sembler parfois un peu méprisante.

« Oui, euh, parfois Patricia paraît un peu froide et distante, mais c'est uniquement une impression. »

Paméla me sourit, un peu ironiquement peut-être maintenant que j'y pense.

« Sûrement, je ne la connais pas aussi intimement que toi...

– Oui, euh non, je ne sais pas, mais maintenant c'est fini. »

Je me sens bêtement obligé de me justifier.

« J'ai cru remarqué. Mais tu la regrettes. »

Paméla amorce un rapprochement en me caressant la nuque, j'adore ça...

« Tu la regrettes, sinon pourquoi me poser des questions sur son amant en ce moment, où vraiment tu devrais penser à bien autre chose... »

La remarque de Paméla, conjuguée au retour de son corps contre le mien, me décontenance quelque peu.

J'avale avec difficulté ma salive.

Paméla déboutonne ma chemise petit à petit en déposant des baisers sur ma poitrine.

Oh là, là, je crois que je ne vais pas résister longtemps...

« Mais tu as de la chance. »

Je n'en doute pas, avec ce que je subis en ce moment.

« Je l'ai entendu parler de son amant avec quelqu'un au téléphone.

– Ce n'est pas son amant ! »

Je ne peux m'empêcher de contester, avec peu d'intensité il faut l'avouer.

« Tu en es sûre ?

– Il est vieux, sec, décharné et fou. »

Comment Patricia qui est une fille qui a plutôt du goût, même l'autre, l'arracheur de dents, n'était pas trop mal, pourrait-elle aller dans un lit avec un type comme ça ? Je ne peux pas le croire. Il doit y avoir quelque chose d'autre, c'est inconcevable autrement...

Mes préoccupations à l'instant présent m'éloignent d'un hypothétique acte de chair entre le prophète Dorliacois et sa nouvelle disciple pour me ramener à l'imminence du dénouement dans mon cas personnel.

Paméla qui a fini ma chemise, décrante consciencieusement mon pantalon. Elle lève un regard coquin vers moi, qui aggrave indubitablement mon cas et s'en aperçoit.

« Peut-être, mais, au téléphone, elle disait qu'elle était prête à tout pour le satisfaire. Moi aussi d'ailleurs... »

J'ai du mal à raisonner clairement pour des raisons qui se focalisent à un endroit précis et sensible de mon anatomie et aux attentions dont il est l'objet, mais je suis persuadé que Patricia ne peut pas avoir dit cela.

« Je t'assure, elle a dit qu'elle réussirait. »

Ma voix s'étrangle pour des raisons qui ne sont pas toutes dues à ma déception consécutive à la conduite de Patricia.

« C'est vrai, elle l'aime... »

Paméla descend mon boxer.

« Qu'importe, oublie-la, moi je suis là. »

Paméla

Paméla est assise en face de moi. Elle porte un de mes vieux tee-shirts qui est loin de couvrir toute sa charmante anatomie.

Elle me regarde en souriant en trempant ses lèvres charnues dans son café.

Le tee-shirt, le sourire me font presque oublier qu'elle m'a piqué mon bol Banania pour le petit-déjeuner. Je prends mon café uniquement dans ce bol. Ce n'est pas une manie de vieux garçon ou quoi que ce soit de cet acabit. Non, c'est une préférence, doublée d'un acte rationnel. Ce bol Banania contient la quantité exacte de café qui me convient, alors pourquoi boire ailleurs ? Mais Paméla l'a trouvé mignon et l'a pris. J'ai voulu protester, faire valoir mes droits légitimes de propriétaire, mais je l'ai vu avec son tee-shirt qui laisse deviner tout ce que j'ai eu le loisir d'admirer cette nuit, ses lèvres entrouvertes, son sourire tentateur, et j'ai pris un autre bol tout bête.

« Quel dommage de travailler ce matin, il me faut me dépêcher, me dit-elle en s'étirant, ce qui accentue mon trouble.

– Euh, oui, mais on n'est pas très loin de l'*Hebdo*, on a le temps, cela ira vite. »

Paméla décolle ses lèvres du bord du bol et me dit d'une voix dont la suavité à elle seule ferait douter de leurs convictions tout un bataillon d'adeptes de la virginité à tout prix :

« Pas trop vite quand même, j'espère... »

Je déglutis.

Je rougis.

Je la rassure.

« Le trajet se fera vite, pour le reste, non. Je prendrai mon temps. »

Je me lève, fier conquérant au flambeau déployé, allant soumettre à sa loi une proie, plus que consentante il est vrai, quand Fifine se met à aboyer et à courir vers moi. Ses jappements, habituellement, m'exaspèrent simplement. Là, je me sens d'une humeur « caninicide », je vais le déguiser en

L'HÉRITAGE DES RESTIAC

protection de bas de porte ce « cagnot » si elle continue comme cela. Fifine, peu traumatisée par mon courroux à son égard, continue d'aboyer, m'annonçant la mauvaise nouvelle.

Quelqu'un frappe à la porte.

V

Les larmes d'Émilie

Les Deux chênes, 1962.

LES LARMES MONTENT, INEXORABLES, *aux yeux d'Émilie Restiac.*
Elle pleure.

*Elle pleure sur la fuite de Marie, elle pleure sur la mort de sa
sœur Aurélie.*

Elle pleure sur elle.

Elle reste prostrée sur sa chaise.

*Son monde s'écroule. Sa famille n'existe plus. Elle se retrouve
désemparée.*

Sans Aurélie, sa sœur, ni Marie, la fille de celle-ci.

Seule. Définitivement. Elle repense à leur existence.

*Rude, âpre. Le travail de la terre est difficile, ingrat. Surtout
pour deux femmes et une enfant.*

*Surtout si elles sont poursuivies par la haine tenace de leur
voisin, le plus riche propriétaire de la commune, Casimir Perrot.*

*Surtout si cette rancœur inextinguible est motivée par la
jalousie que Casimir voue à Aurélie, la mère de ses enfants, qu'il
a chassé de son domicile, pensant que le bébé qu'elle portait,
Marie, n'était pas de lui, mais de son ancien employé et nouveau
voisin, Johann Zeller.*

*Surtout si les fils de Casimir, Robert et Raoul ont repris cette
aversion à leur compte à la mort de leur père.*

Mais, malgré tout cela, malgré la mort de leurs parents, les sœurs Restiac s'étaient efforcées de constituer une cellule familiale unie, un cocon solide pour protéger la petite chrysalide qu'était Marie.

Et celle-ci, une fois devenue beau papillon, s'est envolée.

Elle a disparu, en laissant un simple mot, sans autre explication. Elle a fui. Émilie peut le comprendre, cette vie n'était pas une vie idéale pour une jeune fille.

Mais pourquoi maintenant ?

Pourquoi est-elle partie alors que son existence prenait bonne tournure ?

Elle était à l'Ecole Normale, allait devenir institutrice.

Cela semblait lui plaire, alors pourquoi partir ?

Pourquoi les abandonner, elles qui avaient tout sacrifié pour sa réussite ?

Émilie aimait Marie plus que tout au monde. Pour rester auprès de sa nièce, elle avait refusé un beau parti, Paul Rioucreux, un instituteur qui l'avait demandée en mariage et qui voulait l'emmener avec lui en Alsace où il était nommé. Si elle avait accepté, elle aurait eu la belle vie, mais n'aurait plus revu Aurélie et la petite. Et cela lui était insupportable, alors elle avait préféré sacrifier sa vie de femme pour rester auprès des siennes.

Parfois, le soir, dans l'intimité de son lit, elle trouvait cette décision lourde à porter. Puis elle pensait à Marie qui était si douce et aimante et se disait qu'elle avait fait le bon choix. Jusqu'à ce jour.

Émilie tourne et retourne le petit bout de papier entre ses doigts :

Je vous aime, mais je dois partir. Un jour, je vous expliquerai et je reviendrai, je vous aime, mais je ne peux plus rester.

Marie.

Les larmes d'Émilie

Qu'est-ce que cela voulait bien dire ?

La petite avait-elle eu des ennuis ?

Mais alors, pourquoi ne pas en avoir parler à sa tante comme elle le faisait habituellement ?

Marie, depuis toute petite, se confiait plus facilement à sa tante qu'à sa mère. Sous des dehors parfois un peu bougons, Émilie savait naturellement créer une relation de confiance avec les enfants, hormis avec ses neveux. Et, Marie, peut-être intimidée par une mère qui semblait toujours être triste ou en colère, avait plus de connivences avec sa tante. Mais tout cela n'avait pas été suffisant, Émilie avait failli. Marie était partie. Elle ne comprenait pas plus la fuite de Marie que la mort d'Aurélie. Pourquoi était-elle penchée au dessus de ce maudit puits ? Pourquoi avait-elle glissé ?

Car c'était forcément un accident, il ne pouvait en être autrement.

Aurélie avait eu une vie dure, avec plus que sa part de malheurs, mais elle n'était pas toute seule.

Elle était là, elle, Émilie.

Si elle avait eu d'aussi gros soucis que cela, elle en aurait parlé à sa sœur, c'est fait pour cela une sœur !

Elle ne croyait pas au suicide, c'était un accident. Un dramatique accident. Un incroyable, injuste et cruel accident.

C'est tout.

Et Marie qui ne sait même pas que sa mère est morte, et ne le saura peut-être jamais.

Émilie relève la tête, son chien aboie, quelqu'un arrive dans la cour des Deux chênes.

La sarabande des voisins et connaissances qui viennent la reconforter va commencer.

Rose Zeller s'approche précautionneusement d'elle. Elle est venue pour marquer son affection et sa solidarité.

Johann, son mari, en rentrant les vaches, a aperçu le fichu d'Aurélie sur la rambarde du puits de la ferme abandonnée du moulin noir. Intrigué, il s'était approché, et inquiet, il était descendu, suspendu à la corde du seau, manquant se rompre le cou, à son âge, pour découvrir au fond le cadavre d'Aurélie.

Il a ramené le cadavre et depuis, est inconsolable. Il ne cesse de geindre et sangloter que cela en est indécent ! Rose peut comprendre que pour son mari, découvrir sa voisine morte, son ancienne patronne, celle qui le nourrissait, avec Rose, au maquis pendant la guerre, doit être dur, mais bon, quand même, c'est un homme, il faut qu'il se reprenne.

On croirait que le fantôme c'est lui qui l'est devenu et non pas Aurélie ! Rose se demande si Johann aurait autant de peine si par malheur elle était amenée à disparaître la première.

Elle préfère ne pas connaître la réponse, elle est presque sûre de la réponse et cela ne l'enchanté guère.

Néanmoins, elle se doit de venir soutenir sa voisine dans de tels moments.

Oh ! Elle mentirait si elle disait qu'elle aime ses voisines, ces deux sœurs qui s'acharnent à vivre sur leur misérable propriété avec cette petite fille, bien mignonne, mais dont on ne sait pas vraiment qui est le père. Là aussi, Rose ne veut pas trop en savoir, quelque chose lui dit que cela vaut mieux.

N'empêche, ces deux femmes qui vivent ensemble pour élever la fille de l'aînée, ce n'est pas très catholique. Rose, si elle y pense honnêtement, se dit que, finalement, tout ce qui arrive ne la surprend pas.

Cela ne pouvait pas durer comme cela éternellement.

D'abord, elle ne croit pas à l'accident. On ne bascule pas comme ça dans un puits.

Soit quelqu'un vous y pousse – Rose frémit à cette idée – mais elle n'y croit pas, soit on décide d'y sauter tout seul.

Et ça, c'est plus que probable.

Les larmes d'Émilie

L'Aurélie, si elle s'est suicidée c'est que quelque chose ne devait pas tourner bien rond dans sa tête.

Déjà, pour quitter mari et enfants, et que le mari en question c'est le paysan le plus riche du village, il faut le faire !

Et l'Émilie, rester célibataire à son âge, alors que des moins bien qu'elle ont trouvé preneur, c'est bien que quelque chose ne va pas. Elle n'aime peut-être pas les hommes ?

Rose regarde autour d'elle, s'attendant à voir Marie avec sa tante, et s'étonne de son absence.

« Elle n'est pas là la petite ? Parce que dans le malheur qui vous frappe, c'est quand même un grand réconfort que d'avoir cette gouyassounne. »

Émilie la toise, s'apprête à répondre vertement et se ravise. Après tout, Rose n'y est pour rien.

« Non. »

Rose est interloquée.

« Ah bon, elle est repartie à Périgueux ?

– Non. »

La voisine comprend que quelque chose s'est passé.

« Mais, Rose hésite, elle sait pour le.., la.., enfin pour l'Aurélie ? »

Émilie ravale sa salive.

« Non.

– Ah bon ? Et comment ça se fait ? Et qu'est-ce que ça veut dire ? »

Émilie ne serait pas aussi triste, elle sent qu'elle s'énerverait. Mais elle n'a plus l'énergie suffisante pour rabrouer Rose.

« Elle ne le sait pas, parce qu'elle est partie avant que cela n'arrive.

– Eh bé, elle aura une drôle de surprise à son retour.

Émilie soupire.

– Elle n'aura pas de surprise, parce qu'elle ne reviendra pas. Elle a disparu et maintenant tu ne m'en parles plus jamais, d'accord ? »

L'injonction d'Émilie est tellement ferme que Rose se le tient pour dit.

Elle ne lui en parlera plus, mais cela ne l'empêche pas de penser à cette incroyable nouvelle.

Marie a disparu !

Celle-là ; Rose s'en méfiait. Une sainte Nitouche, toujours le sourire à la bouche, toujours polie et aimable. Mais, un je ne sais quoi faisait penser que ce n'était pas franc, pas vrai, pas sincère. Quelqu'un qui avait eu une vie comme la sienne ne pouvait pas être épanouie ainsi. Pourtant Rose faisait des efforts. Elle s'entraînait à l'apprécier. Son fils, Jean-Paul, en était fou amoureux et elle se disait que quoi qu'elle en pense, il finirait bien par la faire marier.

Évidemment, quand elle est partie aux écoles à Périgueux, Rose s'est efforcée de préparer celui-ci à l'inéluctable. Jamais une institutrice n'épouserait un paysan. Il fallait se rendre à l'évidence. Après avoir goûté à la vie de la ville, à la paye qui tombe tous les mois, aux congés tous les quinze jours, elle n'allait pas revenir curer les vaches et gaver les canards toute la semaine !

Ça crevait les yeux !

De toute personne sensée.

Mais pas de son fils, hélas.

Le pauvre couillon, il se morfondait de plus en plus pour un rêve d'amour qui venait de s'envoler. La petite, elle est partie avec un gandin de la ville qui l'a sûrement engrossée. Elle n'aura rien osé à dire à sa mère, alors que bon... celle-ci, Dieu ait malgré tout son âme, aurait pu comprendre, les chiens ne font pas des chats.

En attendant, cette mijaurée, elle fait souffrir son fils chéri.

Le Jean-Paul, il finira bien par se réveiller et fera alors marier une brave fille qui aimera la terre et l'aidera.

Un bon mariage, bien arrangé.

Les mieux.

Les larmes d'Émilie

Les mariages d'amour sont des escroqueries.

On aime, on croit que ça durera et puis... il y en a toujours un des deux qui se lasse et l'autre qui se retrouve sans rien. Alors qu'un bon mariage de raison, où les deux époux savent qu'ils unissent des intérêts, là c'est solide, là on peut bâtir.

Rose sait de quoi elle parle. Elle s'est mariée par amour. Elle pense à sa jeunesse, à son trouble, ses émois pour son beau maquisard de Johann, à leurs rendez-vous passionnés sous la soupente et à sa vie maintenant. Les larmes lui viennent aux yeux.

Émilie, surprise par cette marque de compassion, ne sait quoi dire et vaguement embêtée du ton qu'elle a employé pour lui répondre précédemment, s'adoucit.

« C'est gentil d'être venue, Rose. »

C'est tout ce qui lui vient à l'esprit.

« Oh, c'est normal, si entre voisins, on ne se soutenait pas dans le malheur, ce ne serait pas la peine.

– Eh oui. »

Émilie songe qu'elle va devoir affronter, en plus de sa peine, le regard de ses voisins, des gens du village, qui ne comprendront pas plus qu'elle le départ de Marie et ne manqueront pas de faire toutes les supputations possibles.

Elle ne sait pas ce qui lui fait le plus mal. La mort d'Aurélie, la fuite de Marie, son avenir sombre.

Elle trouve un peu indécent d'avoir de telles pensées en ce moment, mais elle sait que bientôt, dans les chaumières, chacun ira de son obscène pronostic pour savoir ce qui la fait le plus souffrir, la mort, l'abandon ou le désespoir. Émilie sait que, désormais, ce sont ses nouvelles compagnes. Brièvement lui traverse l'esprit à elle aussi de lâcher la rampe, d'abandonner.

Après tout, pourquoi lutter ?

Puis, elle voit le sourire satisfait qui irradierait le visage de son neveu, Robert Perrot, quand il apprendrait que sa mère, sa

L'HÉRITAGE DES RESTIAC

tante et sa sœur avaient disparu. Elle imagine la satisfaction qu'il aurait à ce moment-là.

Non.

Il ne vaincra pas. Elle ne mourra pas avant lui. Elle ne lui fera pas cette joie. Elle tiendra.

S'il ne doit en rester qu'une, ce sera elle, et peut-être, peut-être qu'un jour, comme elle l'a écrit, Marie reviendra et, à ce moment-là, Émilie sera là, debout, droite, pour la soutenir et l'aider comme elle l'a toujours fait.